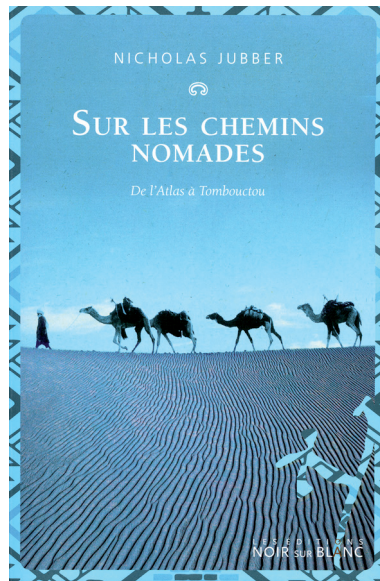


Sur les chemins nomades

De l'Atlas à Tombouctou

Nicholas Jubber

Les Éditions Noir sur Blanc, Lausanne 2020. 425 pages



Cet ouvrage s'inscrit dans le droit fil d'une double tradition, celle des écrivains voyageurs britanniques, et celle des périple sahariens.

Nicholas Jubber, né en 1977, diplômé d'Oxford, étaye son récit sur de nombreuses références - sept pages de bibliographie, un index exhaustif -, et à chacune de ses étapes, il cherche et trouve le contact, avec quelque lettré du cru, quelques Grands Anciens, qui lui livreront confirmations ou compléments à sa réflexion.

L'auteur est de la jeune génération des écrivains voyageurs, et son récit de voyages effectués au Sahara dans ce début de XXI^e siècle est peut-être bien, avant longtemps, le dernier témoignage d'un voyageur occidental, tant la situation sécuritaire s'y est considérablement aggravée, mis à part l'Atlas marocain que Jubber inclut dans ses pérégrinations.

Dans le prologue, il donne sa motivation : suivre les traces de Léon l'Africain, dont il a lu la volumineuse « *Description de l'Afrique et des choses notables qui y sont contenues* », et il ajoute : (...) *ce qui m'éperonnait n'était pas tant traverser le désert que la perspective de voyager dans le désert.* (...). Il effectue deux voyages sahariens, dont il ne donne pas les dates précises, qui l'emmènent d'un point à l'autre des sites et lieux qu'il veut visiter. Il ne construit pas sa quête sur un itinéraire, sur un tracé sur la carte, sur quelque « traversée saharienne », sur quelque circuit en boucle. C'est déjà, là, l'indice d'un mode de voyage moderne, alors que la recherche de la rationalité des déplacements n'est plus un critère (mais peut-être va-t-il le redevenir...). Jubber est de son temps, s'écartant de la tradition des grands périple africains, dont les relations ont chamboulé nos imaginaires de jeunesse.

J'avoue un faible pour le *travel writing* anglais, le sens de l'observation, nourrie, évidemment, du fonds du passé colonial anglais, et puis une certaine distance, une légèreté, cette *english touch*. On retrouve ce climat dans le texte de Jubber, qui ne manque pas de citer ses aînés. On trouve les britanniques Alexander Gordon Laing, Mungo Park, Daniel Houghton, Joseph Richie, Richard Burton, C.M. Doughty, aussi T.E. Lawrance bien qu'il ne fût pas un thuriféraire des nomades, au contraire du grand Wilfred Thesiger. Et aussi, évidemment,

Bruce Chatwin. Sur cette icône, Jubber donne une petite phrase qui me convient bien : (...) *Sa tentative d'écrire un livre sur le nomadisme qui ferait autorité s'empêtra dans son incapacité à réconcilier le personnel de l'anthropologique (...)*. L'auteur mentionne aussi – j'allais écrire tout de même – Caillié, Burckhardt, Barth. Quelque peu juvénile, il fait de temps en temps « le touriste », tentative de monter sur un dromadaire, de porter le chèche, cliché sur « la cérémonie du thé », s'invitant « apprenti » chez les teinturiers de Fès, quelques leçons d'arabe de terrain. On ne lui en tiendra pas rigueur, ces familiarités lui offrant de profitables contacts avec les autochtones. De la même veine, il y a dans son récit quelques touches de modernité, rafraîchissantes ; décidément quelque chose de contemporain.

La thèse qui sous-tend l'ouvrage, c'est l'apologie du nomadisme, il entend (...) *brosser un tableau de la vie nomadique au XXI^e siècle. (...)*. Intéressante démarche, mais il va un peu loin, le menant à opposer le nomadisme à la vie sédentaire, la vie urbaine, qu'il n'hésite pas à dévaloriser. Ce rejet est éventuellement aussi un signe du temps, où le développement des villes, des agglomérations, l'urbanisation à outrance, partout, atteint une dimension possiblement angoissante. Cependant, c'est bien à partir des antiques cités, là où se fixèrent de premières tribus, que se sont développées les civilisations : ce n'est pas sous une tente en poil de chameau qu'est né « Oxbridge », duquel Nicholas Jubber est redevable de son érudition. Dans ses haltes, Jubber écourte le séjour urbain, en impatience de rencontrer les nomades auxquels il voue une sincère admiration, et va chercher, rapidement, les derniers campements aux marges des cités.

Deux villes le retiennent cependant, Fès, où Léon l'Africain passa sa jeunesse au mitan du XVI^e siècle. Il est séduit par la densité de vie, les activités multiples, il cite Paul Bowles, « *labyrinthe enchanté à l'écart du temps* ». Et puis Tombouctou, la mythique Perle du Désert. Il s'y rend à deux reprises, la première venant du nord via un parcours un peu compliqué en autocars entre Maroc et Mauritanie, puis par l'intérieur de la Boucle du Niger, embarquant sur un bac à Mopti : chanceux ! Nous étions dans la région en janvier 1990, et nous n'avions pas réussi cette liaison, pas assez d'eau pour le bac, et trop pour le 4x4.

Dans la région Djenné / Mopti / Sévaré, Jubber s'intéresse aux « nomades du fleuve », les pêcheurs Bozos. Mais il ne s'attarde pas sur la très belle architecture locale. A Djenné, la Grande Mosquée ne l'interpelle pas, entre formidable volume de banco, et, évidemment, espace intérieur fragmenté, conséquence d'un mode constructif qui n'autorise pas les grands espaces libres. Et il n'a pas vu, dans un rayon d'une centaine de kilomètres, les villages et les mosquées rurales, par exemple de Sandigi, et surtout de Kouenza, terminée en 1980, emblématique d'architecture vernaculaire. Plus loin toujours au Mali, il ne dit rien de l'agglomération des Dogons sur la Falaise de Bandiagara, cet univers fascinant, tenu par de complexes règles de rapports sociaux. Il se précipite pour aller ausculter la situation conflictuelle, les accrochages meurtriers, entre pasteurs et agriculteurs du piémont.

Voyages récents, dans les premières décennies du XXI^e siècle, l'auteur se trouve entravé par la situation, mouvante, des rébellions qui se répandent dans la région. Les motivations se superposent ; en premier lieu, et Jubber s'y attache longuement, la dualité, ancienne, entre agriculteurs sédentaires et éleveurs nomades. Une constante, et partout, de l'usage des terres un tant soit peu productives. La plupart des grands drames humanitaires qui ont secoué l'Afrique dans les dernières décennies ont pour arrière-plan cette rivalité ; deux exemples que j'ai pu aborder, le Rwanda, le Darfour. Les États et leurs administrations tentent de fixer les populations, de figer leurs territoires, les tenir dans des espaces délimités, d'établir des cadastres du terrain tout autant que des cartes d'identité des habitants, et puis tenir des registres, des « bases de données ». Au Sahara, ce sont les Touaregs (nouvelle orthographe admise par l'éditeur), qui sont emblématiques de l'indépendance du nomade, se refusant à toute intrusion administrative des pays dans lesquelles ils évoluent, Algérie, Mali, Niger. A cette noble et très romantique revendication, jointe à la puissante image de la silhouette juchée à deux mètres de hauteur sur son dromadaire, le chèche indigo ne laissant qu'une fente au regard vif, la *takouba* battant le flanc du « vaisseau du désert », est venu se

greffer l'islamisme, ce chancre, ses bandes d'individus armés de AK47 montés sur pick-up Toyota. Jubber en fait, comme il le peut, l'historique, au gré des contacts de terrain. Il termine son récit par la phrase suivante :

« (...) *Le mouvement séparatiste touareg, le Mouvement national de libération de l'Azawad, en ligue avec des alliés fondamentalistes douteux, écument, au pas de charge, le Sahara. Je ne vais pas pouvoir y retourner avant longtemps. Couvre-feu au Sahara...* »

La vie nomadique n'a pas d'avenir, elle ne survivra que par son passé. Le monde est entièrement assujéti à la civilisation industrielle, et son développement en est son obsession. A moins d'un cataclysme climatique ou géologique, on ne voit pas l'anthropocène ressusciter des sociétés de cueilleurs-chasseurs. Mais, c'est vrai, comme on aurait aimé suivre, en toute et intégrale liberté, les fiers Touareg (le pluriel de Targui que je privilégie) « *Sur les chemins nomades* ».

Roland Meige, juillet 2022



Photo © Roland Meige. 1987